

# Raconte-moi Aubonne... N°4

## Itinéraire d'un chemin de vie d'un gamin aubonnois

Ma mère, ancienne élève de l'école de Marcellin des années 30, adorait s'occuper des vignes de son père paysan-vigneron, dont la ferme se trouvait à la hauteur de la porte de Bougy, en haut de ville. De bonne heure en ce 14 juin 1940, ma mère se trouvait dans les vignes en Curzilles en train d'éplanner quand j'ai commencé à lui faire du pied! Je ne suis pas venu au monde à notre infirmerie d'Aubonne et je me pose encore aujourd'hui la question, pour quelle raison? Grâce à l'amabilité de mon oncle qui avait le permis «poids lourds» (!), et à Jean-Pierre, garagiste qui prêta son taxi, départ pour le cantonal à Lausanne. Le trajet n'a pas été de tout repos, car vu la situation à nos frontières, il fallait montrer patte blanche, et le voyage a duré presque 3 heures... (est-ce depuis ce

jour-là que j'ai pris goût aux voyages?). Ma venue au monde n'a pas été facile pour ma chère mère car elle a dû être hospitalisée plus d'un mois, suite à des complications.

Quant à moi, j'ai pu rentrer chez ma grand-mère Marie qui habitait juste au-dessus de la laiterie-charcuterie du Chêne à Aubonne. Pour la petite histoire et selon les dires de certains, le postier Jean Gasser, voyant un carton déjà un peu mouillé dans lequel on m'aurait installé, se serait empressé de monter les deux étages afin de remettre ce paquet particulier à ma mémé qui a eu un énorme plaisir à me recevoir.

“ J'ai gardé quelques souvenirs de la période 39-45 puis de l'après-guerre:

*les fenêtres obscurcies de l'appartement le soir, la vision depuis la route de Bougy de l'incendie de St-Gingolph par les troupes d'occupation en représailles aux attaques des partisans français réfugiés dans la montagne.*

Le cacao que nous allions chercher à la cuisine militaire des Fossés-Dessous avec un bidon et les cartes de rationnement à récupérer auprès du boursier communal nous permettant d'effectuer quelques achats. Durant l'après-guerre, même si nous n'avions ni salle de bains, téléphone ou télévision, nous avions des occupations toutes aussi intéressantes comme aider à couper et monter le bois au galetas par la «catelle» en été puis le redescendre au moyen d'un «corbeillon» durant l'hiver afin que notre mère puisse nous cuisiner de bons repas, sur un vieux «Rève» (potager à bois); grâce à lui nous chauffions le séjour et l'eau chaude pour les cruches que nous mettions dans nos lits.

C'est aussi à cette époque que notre voisine, Suzi Pilet, en séjour à la rue du Moulin, organisait avec les enfants du quartier, des noces dans la rue et nous photographiait.



MM. Rosset, Chenuz, Grundmann, Pabud, Paschoud, Bresch, Chollet.

Suite du texte, page 2

# A vos albums photos!

**Tout document photographique est recherché! En effet, il devient rare dans les communes que les familles pensent à donner leurs photos aux responsables des archives. Aubonne est en manque de photos depuis les années septante... Alors, n'hésitez pas à contacter notre archiviste soit par courriel: [archives@aubonne.ch](mailto:archives@aubonne.ch) ou par téléphone au 021 821 51 00, non seulement il en prendra soin, mais elles viendront enrichir sa collection, et par-là même l'histoire aubonnoise. D'avance nous vous en remercions.**

**La commission Raconte-moi Aubonne**

Suzi Pilet née le 18 avril 1916 décède à l'âge de 101 ans. Photographe recon nue, elle se spécialise dans les portraits et les scènes de rue. Elle a fait don de ses archives au Musée de l'Elysée.

Au printemps 1945, accompagné de ma maman, j'ai été reçu par Mme Masson, régente de la classe enfantine, j'ai été tellement bien reçu que j'y suis resté 2 ans. Tous les matins, les filles de l'école ménagère nous préparaient avec soin des bols de cacao. De 1947 à 56, je suis monté au château rejoindre d'abord la classe de Mme Leresche à côté de la salle du tribunal (actuelle salle Tavernier). Ensuite j'ai rejoint les deux classes dans le bâtiment de la grange à la hauteur de la petite cour et du jardin de l'école ménagère. Nos régentes, Mlles Giddey et Ducros étaient de nouvelles venues à Aubonne. Elles prenaient leur profession à cœur, quant à nous, nous restions sages.

J'ai commencé la gym comme pupille à la société de gym d'Aubonne. Mes moniteurs étaient MM. Raymond Bassin (fromager de son état) de Constant Troillet et Raymond Huguenin, dit la Botte.

Pour nous faire un peu d'argent, nous allions à la chasse aux escargots pour



*Le narrateur tient fièrement le voile de la mariée, Yvonne Egger.*

un marchand de la Vallée de Joux, qui nous payait 20 centimes le kilo et on se battait contre les «quincoirs» (hannetons).

Dernière étape scolaire avec «Papa» Leresche, suivi du régent Metzener, et pour terminer avec M. Pierre Aubert, qui venait de Mollens. Chez eux nous avions le devoir, à tour de rôle, de sonner matin et après-midi la petite cloche du château pour annoncer le début des classes et nous en étions très fiers.

Jusqu'en 1956, année de la disparition du tram, sitôt sorti de l'école, je devais

porter rapidement le panier du repas de midi à mon père, qui était wattman, à l'arrêt de Bougy St-Martin; il passait vers 11h30, je devais donc être à l'heure, car le tramway n'attendait pas. Mon père mangeait son repas à Gimel dans le tramway avant de redescendre sur le chef-lieu, pour arriver à Allaman à 13h00 à l'heure du train.

C'est à cette époque que j'ai demandé un vélo à mes parents. «Tu veux un vélo? Alors il te faudra te le payer toi-même». J'avais été «bovaïron» pendant deux automnes à la petite ferme à Pizy, mais ces économies ne me permettaient pas de l'acheter, j'étais même loin du compte... puis j'ai été engagé comme commissionnaire à l'épicerie-droguerie.

Je travaillais après la classe ou à plein temps durant les vacances. A part les livraisons à Aubonne ou dans les villages environnants, je faisais de la mise en place, des nettoyages, puis j'ai pu servir, avec plaisir, les clients. Je gagnais Fr. 20.- par mois et je recevais assez souvent une bonne main des clients. Petit à petit mon carnet d'épargne à la CEA s'était gonflé mais pas encore suffisamment. Le 14 juin 1953, pour mon 13<sup>e</sup> anniversaire, mes parents, contents de mes résultats scolaires, m'ont offert le vélo tant attendu. J'étais aux anges!

J'ai eu le privilège durant deux années de raconter la poésie de Noël en public. Je suis monté sur scène, puis sur un tabouret afin que le monde, et il y en avait du monde, puisse me voir et m'entendre. Cela m'avait beaucoup impressionné. J'entends encore M. Rosset, le pasteur, s'adressant au public: «Un futur pasteur va vous raconter la poésie de Noël». Dieu me pardonne, je n'ai pas suivi ses conseils et choisi une autre route!

*Jules-François Pabud  
Eté 2022*

# Mémoires d'une anglaise d'Aubonne

Jamais je n'oublierai ma première vision d'Aubonne; c'était l'année de mes 20 ans et j'étais venue passer l'été chez ma marraine à Allaman. L'endroit s'appelait Les Batiaux, près de la Pêcheurie dont le propriétaire était l'oncle de mon futur mari... mais cela est une autre histoire... Nos voisins, les Anthonnet, étaient pêcheurs professionnels et nous emmenaient parfois lever les filets au petit matin, ce furent des moments inoubliables. Une fois par jour le douanier passait à pied, quel que soit le temps. On nous livrait le pain, le lait et Lucienne arrivait en vélomoteur avec la poste. On y vivait heureux. Ayant aperçu de loin la tour d'Es Bons, assez intriguée, je décidai de m'y rendre. L'autoroute n'existait pas encore et on empruntait une passerelle pour traverser les voies du chemin de fer. C'est ainsi que je découvris Es Bons, lovée dans un nid de verdure, un endroit magique digne d'une princesse endormie. J'ai continué à travers les champs «du plat» et aperçus le bourg d'Aubonne, serré autour de son château, serein, sans imaginer qu'un jour, j'aurais le privilège de l'appeler «Home».

J'ai rencontré mon mari André, alors qu'il complétait ses études à l'École Polytechnique de Zurich, comme Ingénieur en Chimie. Il était motard et s'arrêtait souvent aux Batiaux en rentrant à Genève pour les week-ends. Il avait une BMW qu'il faisait rugir pour annoncer sa visite, toujours bienvenue, car ma marraine Christina, le

trouvait «très beau et bien élevé». Mais il décida que la chimie n'était pas assez «humaine» et s'inscrivit en médecine à Genève. Quant à moi, je voulais accompagner ma marraine lors de sa rentrée définitive en Afrique du Sud. Alors, finis les beaux jours au bord du lac, et début de longues années d'études pour André et de voyages pour moi en tant que stewardess sur les vols longs courriers de la BOAC (ancienne British Airways). Toutefois notre amitié resta constante, nourrie par ses lettres (il avait une très jolie plume) et notre histoire se concrétisa lors de mon retour en Europe. Nous nous sommes mariés en Angleterre en 1964 et après deux ans passés à Pompaples (St. Loup), nous sommes partis en Afrique trois ans, puis deux ans à Morges avant de nous installer à Aubonne.

En effet, lors d'une rencontre fortuite au marché de Morges, nos amis Franck et Diana Jotterand nous signalèrent que Le Bornalet était en vente. Situé à la croisée de la route romaine (via Strata ou route de l'Etraz aujourd'hui) et de la route d'Allaman, nous avons appris qu'il servait de halte pour les voyageurs cheminant entre Nyon et Orbe du temps des diligences; c'était donc une hostellerie avec ses vignes, sa cave à vin et son pressoir, encore existant de nos jours. Ce fut un véritable coup de cœur pour mon mari André, et nous y avons emménagé avec nos trois enfants en 1972. Cette belle demeure est devenue notre foyer durant plus de cinquante ans.

“ Au moment de notre arrivée, l'hôpital offrait la possibilité aux médecins de suivre leurs patients durant leur hospitalisation, ce qui était un grand atout pour mon mari.

Sa journée débutait par la visite de ses patients dans les différents services. La maternité avait beaucoup de succès. Le personnel soignant était secondé par les sœurs de St-Loup et les petites sœurs de Jésus. L'ambiance était familiale et répondait parfaitement aux besoins de la population. C'était un excellent exemple de ce qui s'appelle chez moi en Angleterre un «Cottage Hospital».

J'ai fait partie du comité du Club des Aînés durant de nombreuses années. Celui-ci fonctionnait avec le soutien de la commune et de Pro Senectute. Tous les lundis après-midi, les retraités de la région se retrouvaient pour participer à différentes activités: jeux de carte, ateliers de travaux manuels, conférences et quiz suivis d'un goûter durant lequel on échangeait les nouvelles de la semaine.

Au début une douzaine de personnes y participaient, mais le succès étant au rendez-vous c'est plus d'une trentaine de personnes qui venaient chaque lundi. Le comité organisait également des sorties d'un jour en autocar Lecoultre, fort appréciées des participants.

*Suite du texte, page 4*

## Racontez-nous!

Jeunes, moins jeunes écrivez-nous quelques lignes sur notre ville. Nul besoin d'y vivre depuis 50 ans. Ce n'est pas uniquement l'Aubonne de nos parents ou grands-parents qui nous intéresse mais votre histoire, que vous ayez 10 ans ou plus et que vous viviez à Aubonne depuis 3 mois ou 15 ans. Si écrire vous retient de nous raconter votre histoire, nous le faisons volontiers à votre place et nous nous déplaçons pour vous enregistrer. La seule condition est de vouloir partager une anecdote, un souvenir, un sentiment ou un moment de partage avec les habitants de notre ville.

La commission Raconte-moi Aubonne

Je me rappelle du marché aux oignons à Berne, Barnabé, la Brisolée, pour n'en nommer que quelques-unes. L'ambiance était à la fête et l'on chantait durant tout le trajet. Une fois par année on partait quatre jours en groupe accompagnés d'une infirmière et d'un membre de Pro Senectute: Paris, Londres, l'Alsace, la Camargue, les Grisons... j'en garde de magnifiques souvenirs. C'est à travers mes contacts avec les aînés que j'ai appris à connaître et apprécier le caractère des vaudois et je leur en suis reconnaissante. Ce fut un privilège et un

plaisir d'avoir pu passer tant de bons moments avec eux.

*NB:* le Club des Aînés existe toujours, les rencontres ont lieu les lundis dès 14h00 à la Salle de Paroisse d'en haut. Tout nouveau membre sera le bienvenu! Contact: Madame Anne-Marie Kuffer 079 668 66 13.

*Note de la Commission Culturelle:* En 2006 Mme June Brot a reçu le Prix de la Ville d'Aubonne pour son engagement social auprès des personnes du 3<sup>e</sup> âge en particulier.

June Brot  
Septembre 2022

## Fenêtre sur cour

Ayant décidé de quitter la Vallée de Joux, mon grand-père et ma grand-mère sont arrivés à Aubonne en 1925 avec toute leur famille. Ils avaient trois garçons et deux filles qui étaient nés entre 1900 et 1906. Ils ont créé une usine de fournitures d'horlogerie dans la maison de notre syndic actuel.

Alors que la guerre faisait rage en Europe, mon grand-père a été atteint par la maladie de Parkinson et mon père a été mobilisé. L'horlogerie a par la suite connu des hauts et des bas. Notre petite fabrique a cessé ses activités à la fin des années 50.

Durant toute cette période, nous habitons à la Grand'Rue. Ma chambre donnait sur cette artère «principale», c'était un excellent poste d'observation et un dérivatif. En plus, la famille

d'Emile Jotterand, receveur des impôts, demeurait dans la maison voisine. Veuf, une de ses filles dirigeait la maisonnée. Nous échangeons quotidiennement des propos. Ils étaient tout à fait intéressants, surtout quand elle évoquait son frère cadet qui était Franck Jotterand. Il était encore étudiant et/ou déjà à «la Gazette de Lausanne» et revenait régulièrement à Aubonne.

De temps à autre, il avait de grandes discussions avec ma mère qui vibrait à ses récits, notamment quand il parlait des «Faux-Nez». Plus tard, lorsqu'il revenait de Paris, nous étions suspendues à ses lèvres. Je le trouvais évidemment magnifique.

“ La vie de la Grand'Rue variait selon les saisons.

A l'automne, au moment des vendanges, une longue file de chars transportant des bossettes tirées par des chevaux montait la rue.

Ces attelages prenaient avec grande difficulté le virage de la Grenade pour se rendre à La Viticole à la rue Tavernier. Souvent les chevaux glissaient sur le macadam, c'était assez effrayant. Dans la maison Jotterand se trouvait une librairie-papeterie-vente de journaux. Le magasin était un local long et étroit. Madame Vittoz, qui l'a géré durant de longues années, avait quelques difficultés à maintenir un certain ordre. A cette époque, le matériel scolaire des collégiens était acheté par les parents, l'Etat ne donnait rien.

Il était fréquent que des élèves entrent à plusieurs dans la boutique, ce qui provoquait des affaissements de piles parfois spectaculaires. Madame Vittoz parvenait toujours à garder son calme. Souvent des ouvriers de campagne qui revenaient des vignes ou des champs remontaient la rue d'un pas très incertain. Je me souviens de l'un d'entre eux qui collectionnait les mégots de cigarettes; il allumait les plus longs!

Un peu plus haut dans la rue se trouvait la boucherie Liardet. Monsieur était un boucher qui ne tuait pas. Il laissait cette tâche à ses employés. Il possédait des chevaux de course qu'il entraînait quotidiennement. Il concourait régulièrement à travers la Suisse, notamment à Morges. Nous y allions en famille. Nous nous habillions chic pour notre Ascot local et mangions des filets de perche avant de nous y rendre.

L'abattoir était situé en face de la laiterie de l'époque, à la place actuelle de la Bibliothèque Jeunesse. Nous passions devant tous les lundis. Nous regardions avec plus ou moins d'attention ces animaux qui venaient d'être abattus ou qui allaient l'être. Nous regardions ces scènes comme une distraction, sans sentiment particulier, me semble-t-il. En tout cas cela ne m'a jamais dégoûtée de la viande! J'ai bien ri, toutefois, lorsque l'abattoir s'est transformé en bibliothèque.

Quant à la bibliothèque des adultes, elle a pris la place des anciennes douches publiques.

Je devais avoir moins de dix ans, lorsque la commission scolaire a décidé de rendre obligatoire ces douches pour tous les enfants, même pour ceux qui avaient une salle de bain à la maison. Nous n'étions pas du tout contentes.

Une fille m'a dit un jour au sortir de cette douche communautaire: «Toi, t'as peut-être une salle de bain à la maison, mais tu ne sais pas t'essuyer!». J'ai appris depuis.

Il y a toujours eu une certaine rivalité entre le haut et le bas de la ville. Il semble que la rue de la Grenade marquait une sorte de frontière invisible. J'ai passé pratiquement toute ma vie à Aubonne. J'ai la chance d'avoir de bonnes relations avec de nombreux aubonnois, anciens et nouveaux.

Anne-Marie Piguet

